

Le R. P. DOUCET, employé avec le P. SCOLLEN à l'évangélisation des Pieds-Noirs, écrit de la Rivière des Arcs, Notre-Dame de la Paix, en date du 24 février 1880.

...« J'ai appris le retour de Mgr GRANDIN à Saint-Albert; mais nous n'avons pas encore reçu de lettres de lui, ni des pères de sa mission. Nous sommes également sans nouvelles des autres postes du Vicariat. Nos missions, en hiver surtout, sont très isolées et n'ont entre elles que des communications difficiles.

« Vous avez peut-être appris le fléau qui s'est abattu sur nos sauvages l'année dernière. La famine les a visités et a exercé parmi eux de cruels ravages. Les buffles, qui constituent à peu près leur seule nourriture et qui, jusqu'à ce jour, n'avaient pas fait défaut dans nos prairies, ont disparu presque complètement au printemps dernier. Ç'a été, pour nos sauvages et pour les Pieds-Noirs en particulier, un coup terrible. La misère a été grande parmi eux. En vain se sont-ils mis à la recherche des buffles en explorant les prairies en tout sens, ils n'en ont pas rencontré une seule bande. Ces pauvres affamés en ont été réduits à tuer presque tous leurs chiens et plusieurs de leurs chevaux. Ces provisions épuisées, ils se sont nourris d'écureuils de prairie, de souris et de carcasses d'animaux morts ou tués l'hiver précédent, de racines et de vieilles peaux, etc. Beaucoup n'ont pu résister à ces privations et sont morts de faim. Le gouvernement en a assisté quelques-uns dans les postes où ils ont pu se rendre ; mais il n'était pas préparé à faire face à une situation si cruelle et si imprévue, et le fléau, ne trouvant pas de barrières à ses progrès, décimait nos pauvres gens.

« C'est au mois de juin que les Pieds-Noirs ont commencé à revenir ici. Quel changement depuis l'automne précédent! J'avais peine à reconnaître dans ces victimes

de la faim, amaigries et décharnées, sans vigueur et sans voix, les magnifiques sauvages, véritables colosses, que j'avais vus autrefois. Ils reçoivent maintenant, de temps en temps, quelques rations du gouvernement, mais il est à craindre que les effets de la famine ne se fassent sentir encore pendant longtemps.

« Au mois de juillet, le P. SCOLLEN et moi nous sommes partis pour visiter le camp du chef pied-noir, Sapo Maxika, où la famine a sévi avec le plus d'intensité. Notre cœur a été navré de ce que nous avons vu. Ce n'étaient plus des hommes, mais des squelettes ambulants qui venaient à nous. Les enfants et les vieillards ont fourni au fléau le plus grand nombre de victimes. Les mères ne pouvaient plus allaiter les pauvres petits êtres qui mouraient dans leurs bras. Pendant notre séjour, le gouvernement a envoyé des vivres ; mais ces secours étaient encore insuffisants. Nous apprenions à la même époque que les Piéganes se rendaient sur leurs réserves et qu'un ministre protestant se proposait de s'installer parmi eux. Cette nouvelle nous décida, le P. SCOLLEN et moi, à nous séparer pour parer à tous les dangers des âmes. J'allai passer sept semaines sur la réserve des Piéganes, et là j'exerçai tous les devoirs de mon ministère : catéchismes aux enfants, instructions aux adultes, chant des cantiques et répétition des prières pour les bien graver dans les mémoires ; rien ne fut oublié. J'eus la consolation de baptiser un bon nombre d'enfants. Nous nous proposions, le P. SCOLLEN et moi, d'accompagner cet hiver nos sauvages à la chasse, mais des circonstances imprévues nous en ont empêchés. Nous sommes en ce moment à Notre-Dame de la Paix... »

L. DOUCET, O. M. I.
